

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 26

Artikel: Petites connaissances pratiques
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188784>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tion devant un étalage de marchand d'éponges et de balais. Il venait d'entrer dans la rue des Apennins, une des voies transversales qui relient l'avenue de Clichy à l'avenue de Saint-Ouen. La spéculation n'avait pas encore complété la transformation de celle-là. A côté de quelques constructions neuves, on y voyait encore des terrains vagues, hébergeant quelques voitures foraines, entourées d'une clôture de planches noircies et vermoulues par le temps, puis de ces maisonnettes plantées au milieu d'un jardinier de quelques mètres carrés qui ont représenté, il y a trente ou quarante ans, les oasis de la villégiature parisienne.

Arrivé devant une de ces maisons, M. de la Cochardière avait sorti une clef de sa poche, l'avait glissée dans la serrure, et était entré en refermant la porte derrière lui ; la demeure était encore de plus misérable apparence que ses voisines et contemporaines ; les muraillies décrépites et veuves de leurs enduits montraient les plâtres dont étaient faits les gros murs ; les volets démantelés pendaient lamentablement sur leurs gonds arrachés ; une seule fenêtre au rez-de-chaussée, deux au premier étage, placé sous le toit ; toutes les trois garnies de rideaux de guipure à raies rouges, fanés et jaunis par la fumée.

— Joli temple et bien digne de l'idole, avait murmuré Berthe, qui d'un coup d'œil avait embrassé ce délabrement.

Malgré cette éclatante justification de ses soupçons, encore indécise de ce qu'elle devait faire, elle passait devant la petite maison, lorsqu'à travers le rideau elle distingua très nettement une femme. A cette vue, le sang afflua, non pas à son cœur, comme lors des incartades du vicomte, mais à sa tête ; pourpre de colère, enfiévrée, elle revint sur ses pas et frappa si rudement à la porte, qu'elle ne tarda pas à s'ouvrir. Une vieille femme, dont le visage ridé disparaissait sous les barbes d'un immense bonnet, lui demanda ce qu'elle désirait. Mme de la Cochardière la repoussa assez brusquement sans lui répondre ; elle pénétra dans l'étroit corridor et se précipita plutôt qu'elle n'entra dans l'unique pièce du rez-de-chaussée ; mais elle n'en eut pas plus tôt franchi le seuil qu'elle resta immobile, pétrifiée par le spectacle bien inattendu qu'elle avait devant elle.

M. de la Cochardière était assis devant un feu de coke ; près de lui, Fido ressuscité, le museau appuyé sur le genou de son maître, croquait les gimblettes que celui-ci lui distribuait une à une.

À la vue de sa femme, le baron s'était levé d'un bond et, un peu pâle, très confus, il s'était avancé vers elle.

— Pardonnez-moi, Berthe, lui dit-il humblement, mais....

La baronne ne le laissa pas achever ; le soudain revirement d'impressions qu'elle venait de subir, la joie qu'elle éprouvait en constatant l'inanité de ses soupçons, avaient si brusquement succédé aux tortures de la jalouse, qu'elle était profondément troublée ; ses lèvres tremblaient et ses yeux étaient humides.

— Non, non, dit-elle en l'interrompant, je n'ai rien à vous pardonner ; c'est moi seule qui ai besoin de votre indulgence, puisque je vous ai méconnu, puisque je vous ai soupçonné.

— Que voulez-vous, chère amie, je n'ai pas eu le cœur de tuer ce pauvre vieux chien, et...

— Et vous l'avez mis dans ses meubles ! Eh bien, mon cher ami, j'aime mieux cela.

Tout en parlant, Mme de la Cochardière avait pris son mouchoir et en avait attaché le coin à la boucle du collier du caniche.

— Et maintenant, reprit-elle, offrez-moi votre bras, mon ami, et rentrons tous les trois à la maison.

FIN.

G. DE CHERVILLE.

Petites connaissances pratiques.

Café à l'eau distillée. — D'après le *Journal des brasseurs*, en faisant du café avec de l'eau distillée, on est agréablement surpris de la différence entre les résultats que donne l'eau distillée comparativement à l'eau ordinaire.

Le café ainsi obtenu a une finesse et une délicatesse de goût et de parfum incontestablement supérieures ; ses qualités sont alors très développées, parfaites. C'est que les carbonates terreux que renferment toutes les eaux réputées potables détruisent une partie du tannin du café avec lequel ils forment un produit insoluble et sans saveur, tandis que l'eau distillée laisse le tannin intact et conserve au café toute sa suavité et ses propriétés toniques, dont l'action est si remarquable sur l'estomac. On sait que l'eau de pluie peut remplacer l'eau distillée.

Une *nouvelle bible anglaise*, à laquelle il a été travaillé pendant 15 ans, vient d'être mise en vente. La traduction est la propriété des universités d'Oxford et de Cambridge, et c'est un comité composé de professeurs et de docteurs en théologie et de hauts dignitaires de l'Eglise épiscopale qui avait été chargé de ce grand travail. Sur 16 membres de ce comité, 10 sont morts à la peine ; en 1871, il se mettait en rapport avec le comité américain, et les deux groupes tinrent 85 réunions qui durèrent 792 jours. Chaque modification devait réunir les deux tiers des suffrages. La composition, le tirage et la reliure de l'ouvrage, en 8 éditions différentes, ont demandé 11 mois. Le papier a été confectionné avec les chiffons les plus fins ; une seule fabrique en a fourni 250 tonnes, suffisantes pour couvrir une superficie de 7 kilomètres carrés, ou pour entourer le globe terrestre d'une bande de 30 centimètres en largeur.

Boutades.

On prétend que les escargots font toujours bon ménage, et voici la raison plaisante qu'en a donné un magistrat de la Cour de Paris, auteur du quatrain qu'on va lire :

Messieurs les escargots et mesdames leurs femmes
Font toujours bon ménage, et pour cette raison,
Sans doute, que jamais ces messieurs et ces dames
N'habitent la même maison.

On trouve moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles ont un même objet : celui de plaire. Le mépris que l'on témoigne pour leurs charmes est une offense qu'elles ne pardonnent jamais.

On vint rapporter un jour au duc de Roquelaure que deux dames de la cour avaient pris querelle, et s'étaient accablées d'injures.

— Se sont-elles appelées laides ? dit le duc.

— Non, monsieur.

— Eh bien, répondit-il, je me charge de les réconcilier.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.